

tèrent-ils avec autant d'empressement que de joie.

Au moment où nous les rencontrons, ils avaient fait à peu près la moitié de leur voyage ; mais cette première moitié était de beaucoup la plus facile. Ils avaient d'abord navigué en bateau à vapeur sur le Mississipi jusqu'à l'embouchure de la rivière Saint-Pierre ; puis, arrivés là, ils avaient pris un canot, et c'est aussi de ce moment qu'ils étaient devenus de véritables *voyageurs*, car c'est de ce nom français qu'on désigne ordinairement en Amérique tous ceux qui traversent en canot ces immenses solitudes.

Ils s'étaient vus forcés, quoique bien à regret, de laisser derrière eux leurs chevaux favoris et la mule Jeannette. C'était une nécessité à laquelle il fallut se soumettre, car ces animaux, si utiles pour traverser les prairies desséchées du Sud, où l'on ne trouve que peu de lacs, et où les rivières ne se rencontrent qu'à de rares intervalles, deviennent un embarras dans un voyage au travers des régions septentrionales. Dans ces dernières contrées, en effet, la route est à chaque instant interceptée par des fleuves et des rivières ; les lacs y sont très-multipliés, et ne sont séparés entre eux que par des terrains très marécageux. Dans de telles conditions, l'emploi des bêtes de somme est impossible, et les canots sont les seuls véhicules dont on puisse se servir avec avantage. Aussi ne s'en fait-on pas faute, et la plupart du temps, pour aller d'un point à l'autre de la baie d'Hudson, il faut naviguer en canot pendant plusieurs milles, et faire de la sorte des trajets qui